

La catastrophe a déjà eu lieu

Simon Brousseau

Number 326, Winter 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92115ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brousseau, S. (2020). Review of [La catastrophe a déjà eu lieu]. *Liberté*, (326), 70–71.

La catastrophe a déjà eu lieu

Simon Brousseau

William T. Vollmann
No Immediate Danger
Volume One of
Carbon Ideologies
Viking, 2018, 624 p.

William T. Vollmann
No Good Alternative
Volume Two of
Carbon Ideologies
Viking, 2019, 688 p.

En mars 2011, deux semaines après l'accident nucléaire de Fukushima, l'écrivain William T. Vollmann s'est rendu dans la zone évacuée, muni d'un dosimètre, pour constater par lui-même l'ampleur des dégâts, malgré les risques évidents pour sa santé. Cette démarche journalistique radicale définit l'ensemble de son œuvre, où il cherche à comprendre la misère et la violence du monde en s'en approchant, observateur fasciné, soucieux d'en résoudre l'énigme. Ainsi, en 1982, il s'est joint à un groupe de moudjahidines afghans pour comprendre le conflit qui les opposait à l'Union soviétique, une aventure relatée dans son premier livre de non-fiction, *An Afghanistan Picture Show : Or, How I Saved the World* (1992). Une trentaine d'années plus tard, Vollmann fait paraître *Rising Up and Rising Down : Some Thoughts on Violence, Freedom and Urgent Means* (2003), un essai de sept volumes à l'ambition totalisante portant sur les causes, les conséquences et les enjeux éthiques soulevés par les différentes formes de violence qui ont marqué l'histoire et qui affligent toujours l'humanité. Dans *Poor People* (2007), l'auteur s'intéresse à la pauvreté en interviewant des gens rencontrés aux quatre coins du monde : « Vous considérez-vous comme pauvre ? », « Pourquoi êtes-vous pauvre ? ».

En 2018, Vollmann publie un ouvrage qu'il présente comme le troisième sommet d'un triangle : après la violence et la pauvreté, il se penche sur la crise climatique, plus spécifiquement sur les « idéologies du carbone » qui en sont la cause. Peu importe le sujet, la méthode reste la même : « Les trois volumes utilisent l'induction afin de passer de l'étude de cas subjectifs à l'élaboration de catégories analytiques du phénomène observé. » (Je traduis les citations.) Cette précision est importante, car, pour Vollmann, la compréhension passe par l'observation. Sa méthode inductive place les cas individuels au centre de ses réflexions, car ce sont eux qui permettent de comprendre comment on devient acteurs, spectateurs, victimes ou bourreaux des phénomènes étudiés. Ces livres, tout en affichant des visées scientifiques, reposent ainsi sur une approche littéraire héritée du *new journalism*, où l'auteur, loin de prétendre à l'objectivité, met en scène une subjectivité qui doute et qui est elle-même le jouet des forces qu'elle cherche à comprendre.

Notre présent, dit Vollmann, a « déjà disparu », et l'auteur adresse son ouvrage aux humains du futur en tenant pour acquis que la catastrophe a déjà eu lieu : « Un jour peut-être pas si lointain, les habitants d'une planète plus chaude, dangereuse et biologiquement plus pauvre que celle sur laquelle j'ai vécu pourraient se demander ce que vous et moi pensions, ou même si nous pensions tout court. Ce livre est pour eux. » Pour Vollmann, la catastrophe climatique est inévitable, et

il s'agit moins de trouver les moyens de l'éviter que de comprendre comment l'humanité a pu, sans réaliser la gravité de la situation, saccager en quelques décennies un monde dont les ressources lui semblaient inépuisables.

Parce qu'il fallait bien vivre

No Immediate Danger et *No Good Alternative*, les deux volumes de *Carbon Ideologies*, constituent l'aboutissement d'une réflexion que l'auteur approfondit depuis quelques décennies. L'histoire du charbon, du pétrole, du gaz naturel et de l'énergie nucléaire qui l'occupe est une histoire de pouvoir (d'ailleurs, en anglais, on dit « *put the power on* »), une histoire violente et indissociable des notions de développement, de croissance et de qualité de vie. Le mineur bangladais qui n'a jamais entendu parler de changement climatique voit dans le charbon un moyen d'assurer sa subsistance. Peut-on le blâmer ? Et sachant que l'International Energy Agency a établi une corrélation directe entre la croissance économique et l'augmentation des émissions de CO₂, comment reprocher à l'Inde ou au continent africain d'aspirer aux biens et aux services dont nous jouissons et qui s'accompagnent de l'émission annuelle d'environ seize tonnes métriques de CO₂ par habitant ? « Quand j'étais en vie, raconte Vollmann, la fumée du carbone, la sueur et le sang de ceux qui le brûlaient pour insuffler la vie à nos machines ont trop souvent été oubliés par les soi-disant consommateurs, mais vous, gens du futur qui ne pouvez pardonner nos actions, je vous prie de ne pas blâmer ces travailleurs autant que le reste d'entre nous. Ils ont vendu leur sueur pour de la fumée, et nous avons acheté leur fumée pour profiter de nos jouets merveilleux. » Une question revient sans cesse dans les deux livres : à quoi une dépense énergétique servait-elle et, surtout, était-elle faite efficacement et intelligemment ? La réponse, on s'en doute, est affligeante : l'efficacité énergétique n'était pas une priorité, car nous utilisions les énergies fossiles « pour des profits à court terme ou pour notre simple plaisir ». L'attention que Vollmann accorde à l'opinion des gens qu'il rencontre trouve ici sa pertinence : d'un point de vue rationnel, il est évident que nos modes de vie industriels sont destructeurs et doivent être repensés. Du côté de l'individu, cependant, la conclusion est moins évidente, car celui-ci est souvent piégé par les nécessités du présent, celles liées à sa survie, ou tout simplement à son plaisir : « C'est pourquoi nous croyions ce qui faisait notre affaire. »

« L'idéologie, écrivait Tzvetan Todorov, est le touriquet qui permet aux discours et aux actes de se prêter main-forte. » Si les humains libèrent toujours plus de gaz à effet de serre, c'est parce qu'ils croient avoir de

bonnes raisons de le faire, montre Vollmann, et c'est peut-être la contribution la plus importante de cet écrivain aux discussions actuelles. Plutôt que de s'en tenir aux chiffres – qu'il présente de manière détaillée dans les deux cents premières pages de *No Immediate Danger* –, il s'intéresse à l'expérience de gens qui baignent dans ce qu'il appelle les idéologies du carbone, qu'il s'agisse de multinationales prêtes à tout pour s'enrichir ou de simples travailleurs pensant d'abord aux factures à payer et à leur confort. Pourquoi faire des sacrifices pour ceux et celles qui ne sont pas encore nées? Comment donner du poids à la nécessité de ce sacrifice? Pour s'attaquer sérieusement à la crise climatique, suggère Vollmann, les humains de son époque auraient dû s'élever au-dessus de leur égoïsme congénital, mais leurs problèmes quotidiens étaient bien réels et le CO₂ qui s'accumulait dans l'atmosphère, lui, était imperceptible.

Vollmann montre comment l'émission de CO₂ s'accompagne le plus souvent d'un récit qui la justifie. Il cite par exemple un politicien républicain de la Virginie-Occidentale mobilisé contre Obama en 2014 : « La vie des mineurs de charbon n'est peut-être pas un enjeu important pour les partisans d'Obama, mais c'est notre mode de vie et nous en sommes fiers. » Dans cet État où l'industrie du charbon emploie environ quinze mille mineurs, la résistance au discours scientifique est forte. Parmi les gens interviewés par Vollmann, une phrase revient comme un mantra : « Nous extrayons le charbon qui permet de garder les lumières allumées aux États-Unis. » L'industrie du charbon est ici glorifiée par un discours patriotique qui fait des mineurs des héros de la nation, et de ceux qui militent contre l'extraction, des ingrats ne comprenant rien aux nécessités de la vie. Ainsi, des politiciens ayant des intérêts

variés dans le *mountaintop removal mining*, une pratique au nom éloquent et aux conséquences désastreuses, associent le charbon à un mode de vie à défendre et font d'un problème écologique une affaire identitaire.

Repenser la valeur du monde

Cette résistance qu'opposent des récits identitaires au problème plus urgent de la crise climatique est une des explications que Vollmann offre à ses destinataires du futur pour les aider à comprendre notre inaction première, puis la lenteur et la mollesse de notre réaction collective. Pensons à la liberté individuelle, celle de se procurer des biens et d'en jouir. Vollmann s'étonne du fait que ses contemporains peuvent, s'ils possèdent assez d'argent, se procurer une voiture et brûler autant d'essence qu'ils le souhaitent, ou encore qu'il lui est permis de prendre l'avion des dizaines de fois par année pour écrire un livre sur la pollution : « nous tenions pour acquis qu'aussi longtemps que nous étions en mesure de payer, nous avions le droit d'être transportés où bon nous semblait. Le fait que nos coûts non monétisés aient été à votre charge [...] rendait nos voyages encore plus agréables. »

Vollmann révèle grâce aux propos de ses interlocuteurs comment des récits légitimants en viennent à avoir plus de poids que le discours scientifique. La question environnementale, montre-t-il, est épineuse parce qu'elle touche à nos modes de vie, à nos identités, à nos croyances. Un peu comme cela a été le cas lors de la révolution copernicienne, à laquelle l'écrivain a d'ailleurs consacré un livre en 2006, de nouveaux savoirs scientifiques ébranlent notre compréhension du monde et rendent nécessaire une réévaluation de nos échelles de valeurs. Vollmann avance par exemple que le prix des combustibles, depuis le début de la révolution industrielle, a été maintenu artificiellement bas parce que nous n'avons jamais pris en considération les coûts environnementaux futurs des émissions de carbone. Pour mettre en place une telle éco-économie, où le prix des biens refléterait leur impact environnemental, il faudrait renoncer à des pratiques culturelles néfastes trop souvent perçues comme des droits : le droit d'aller travailler en voiture, le droit de chasser la baleine, le droit de manger de la viande – l'an dernier, Lise Ravary disait craindre que « le nouveau Guide alimentaire canadien n'évacue qui nous sommes » – ou, tout simplement, le droit de consommer sans avoir de comptes à rendre. Les livres de Vollmann racontent notre résistance insensée à ces impératifs nouveaux, et nous lancent une question brûlante : pourquoi les humains seront-ils incapables de sauver le monde? Ce pessimisme assumé agacera sans doute ceux et celles qui en appellent aujourd'hui à l'action, mais il est aussi possible de croire que le pessimiste, ici, fait de la provocation dans le but d'être démenti par la réalité. Nous avons, dit Vollmann, les moyens de comprendre nos erreurs, et la possibilité de ne plus les répéter. Son pessimisme est un défi; reste à savoir si nous saurons l'entendre et lui donner tort. L

